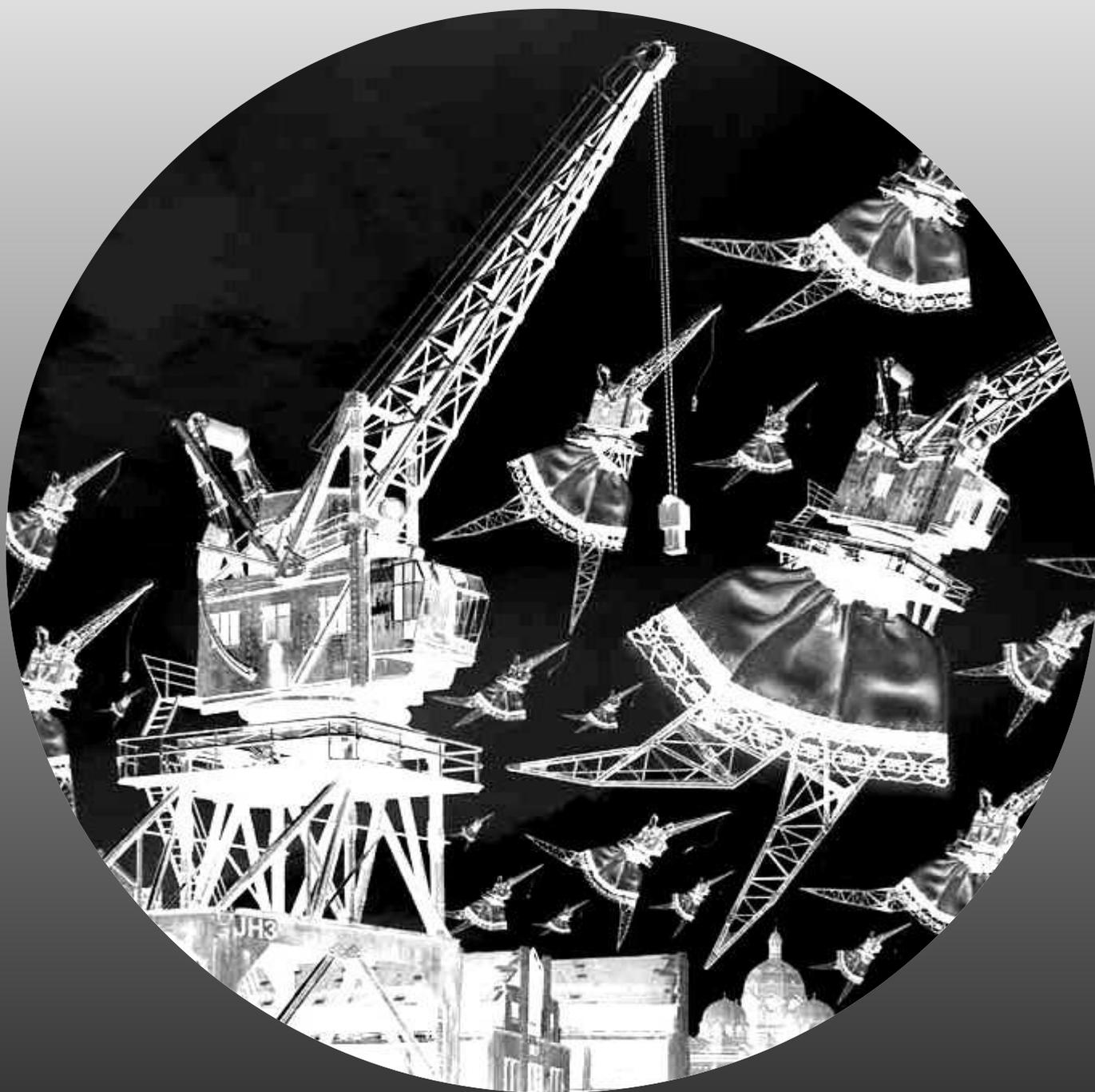


QUELQUES BONNES RAISONS DE S'OPPOSER



À MARSEILLE2013
CAPITALE-EUROPÉENNE
DE-LA-CULTURE

Marseille-provence 2013, capitale européenne de la culture.

Déjà, des banderoles annonçant l'événement ont fait une apparition triomphante sur les façades de plusieurs bâtiments publics. Pour n'en citer qu'un: la Chambre de commerce et d'industrie sur la Canebière. N'y voyez pas un hasard. Le président de l'association de promotion de cette candidature de Marseille au titre de Capitale européenne de la Culture, M. Pfister Jacques, est aussi président de la Chambre de commerce et fervent partisan de la privatisation du port. Voilà qui en dit déjà long sur la collusion des intérêts liés à cet événement avec le monde des friqués et autres rapaces du même acabit. Le lobby patronal du coin, "club ambition top 20", regroupant une cinquantaine de patrons et cadres, se fait déjà l'ardent supporter de cette candidature, elle-même portée par l'ensemble des collectivités locales de la région. Depuis la création de ce sinistre titre en 1985, diverses cités européennes, à raison de deux par an, ont eu à le porter. La dernière ville française à s'en être vue affublée fut Lille en 2004. Dans un livre intitulé *La fête est finie*, des complices en avaient, peu après, tiré quelques conclusions que nous estimons judicieux de reprendre avant d'en revenir à certains détails croustillants du projet marseillais.

"Quand une rangée de CRS fonce sur la foule, le plus grand nombre sait encore comment réagir: on fait des barricades de fortune pour ralentir leur marche, on ramasse quelques pierres, des bouteilles et l'on se prépare à courir. Mais quand c'est Lille2004-capitale européenne de la culture qui nous tombe sur le coin de la gueule, nul ne sait trop comment s'y

prendre. Chacun devine que c'est un sale boulot qui se prépare et qu'il y a donc une parade à inventer, mais laquelle? Et contre quoi?

L'idée qu'ici le capital n'avance plus à coup de canon mais précédé d'une milice dansante, bruissante, bigarrée d'artistes en costumes et de branchés sous ecsta ne nous est pas encore familière. Quand nous entendons le mot "culture", nous ne pensons pas encore à sortir notre revolver."

[La fête est finie, disponible sur <http://lafeteestfinie.free.fr>]

On ne saurait mieux dire.

Irrémédiablement, cette candidature nous donne la nausée.

Déjà.

Avant même que les flon-flons médiatiques ne nous aient encore submergé de propagande. Nous avons à peine besoin d'en savoir plus sur le contenu du projet pour décider de nous opposer, par tous les moyens, à cette mascarade.

Pour devenir Capitale, les villes doivent ériger un projet reposant sur deux axes. D'une part, il s'agit de faire exister l'europe dans les caboches des gens, d'emporter l'adhésion de chacun à cette machine de guerre économique. D'autre part, de procéder à la rentabilisation des espaces urbains sous couvert du rôle historique des villes dans l'émergence d'une culture européenne.

Pour le projet marseillais, ces deux dimensions ont été respectivement affublées de petits noms évocateurs: le "partage des midis" et la "cité radieuse".

Quand ils parlent de "partage des midis", nous entendons "partage du gâteau". Quand ils disent "cité radieuse", nous entendons "taule à ciel ouvert".

Marseille2013, ce n'est pas un horizon lointain. Ça a déjà commencé.

Ce qu'ils appellent "partage des midis", par exemple, ce n'est que la continuation d'un processus entamé en 1995 lors de la conférence européenne de Barcelone, qui inaugurerait un partenariat euroméditerranéen comme fer de (re)lance d'une partie des activités économiques et politiques de l'Union européenne. Ces derniers temps, et avec insistance, cette perspective revient dans la bouche du super-président sous le nom d'union de la Méditerranée, quitte même à agacer une partie de ses collègues européens qui voient d'un oeil inquiet cette volonté de faire glisser le coeur de l'Europe vers son sud. Avec comme capitale, Marseille, située pile-poil au carrefour du couloir vital rhodanien et de l'arc méditerranéen, c'est-à-dire encore mieux que Barcelone ou Gênes, ces éternels ports rivaux. Ainsi, "Euro-med", dont nous connaissons surtout le volet marseillais, est-il avant tout le projet de réorganisation à grande échelle de l'europe et de l'Afrique du nord, en allant jusqu'à la Turquie. Bien entendu, l'enjeu reste le même, qu'il s'agisse de Belsunce ou du Maghreb: pacifier un territoire pour en tirer un maximum de profit en terme de matières premières (pétrole et gaz), de main d'oeuvre (migrants), de débouchés (nouveaux marchés).

On comprend mieux ce que racontent les rédacteurs de la propagande officielle pour Marseille 2013 lorsqu'ils nous vendent l'idée que Marseille "prétend constituer durablement une métropole de l'euroméditerranée culturelle". Ou encore: qu'"aucune géopolitique de développement ne peut faire désormais l'économie de la





culture". Ainsi, à coups de "dialogue des peuples et des cultures", il sera question pour les artistes de plancher sur des thèmes allant du plus folklorique (la gastronomie) au plus épineux. La thématique "homme-femme" a bien quelques relents colonialistes : ah ! ces pays du sud que l'on doit civiliser. Les migrations, les religions, le partage de l'eau sont autant de questions qui tourmentent la vieille Europe. Le tout sur fond de "résolution des conflits de mémoire" en mettant en place "des actions qui apaisent les passés douloureux liés aux mémoires coloniales". Nous y entendons "faire fi du passé colonial", et encore et toujours, exploiter, pacifier...

Ce qu'Euromed, tant au niveau local qu'international, parvient à grand mal à réaliser, risque bien de passer comme une lettre à la poste avec ce vernis tout-beau-tout-joli de la culture.

Et maintenant, côté "cité radieuse", le versant "laboratoire de la rénovation urbaine par la culture".

Leur prose se vante de "convier des créateurs de villes et de paysages". Voilà qui fait froid dans le dos. Et ce n'est pas un hasard si ce titre a souvent été attribué à des villes au passé laborieux,

Gênes et Lille en 2004, Liverpool en 2008. Des villes que l'on dit "en crise", des villes qu'il faudrait "reconvertir" pour les dédier plus complètement au fric et à la rentabilité du capitalisme contemporain : flux de marchandises et surtout de capitaux, tertiarisation des activités (tourisme), captation des richesses diverses et variées des pays limitrophes de l'Union européenne, etc. Cet aspect des choses est au cœur de ce que les mêmes complices lillois ont bien senti. Cet événement est une offensive, nous disent-ils.

"De pays en pays, de cité en cité, de quartier en quartier, il y a un cycle de la normalisation. Tout commence par un "quartier populaire".

Un "quartier populaire" n'est pas un quartier pauvre, du moins pas nécessairement.

Un "quartier populaire" est avant tout un quartier habité, c'est-à-dire ingouvernable.

Ce qui le rend ingouvernable, ce sont les liens qui s'y maintiennent. Liens de la parole et de la parenté.

Liens du souvenir et de l'inimitié. Habitudes, usages, solidarités. Tous ces liens

établissent entre les humains, entre les humains et les choses, entre les lieux,

des circulations anarchiques sur quoi la marchandise et ses promoteurs n'ont pas directement prise. L'intensité de ces

liens est ce qui les rend moins exposés et plus impassibles aux rapports marchands.

Dans l'histoire du capitalisme, cela a toujours été le rôle de l'Etat que de

briser ces liens, de leur ôter leur base matérielle afin

de disposer les êtres au travail, à la consommation et au désenchantement.

[...] Donc, il y avait un "quartier populaire", un quartier habité, et alentour le désert : une société

de déracinés. N'importe quel déraciné sait la douceur d'une

telle oasis, l'apaisement qu'il y a à se loger dans un endroit peuplé, c'est-à-dire

peuplé non seulement par des humains, mais encore par des cris, des odeurs,

des bagarres, des complicités.

L'afflux de petits-bourgeois désargentés dans les "quartiers populaires" ne s'explique pas par la seule faiblesse des loyers ni par le fait que quelques squatts d'artistes, ouverts là dans les années précédentes, les y auraient préalablement introduits. La capacité à trouver folklorique toutes les traces des liens anciens, c'est-à-dire à les appréhender esthétiquement, joue ici à plein.

Il suffira alors que la mairie civilise un peu la rue,

refasse le macadam et lance son grand projet de réhabilitation-muséification pour

que s'épanouisse le nouveau quartier branché de la ville, avec ses bars alter-

mondialistes, ses journées portes ouvertes sur les ateliers d'artistes et autres

sinistres animations. Ce n'est plus désormais qu'une affaire d'années pour que, les loyers

montant et les anciens bâtiments industriels étant massivement changés en lofts

spacieux, la nouvelle population de citoyens prenne la place de l'ancienne.

On n'oubliera pas en guise d'adieu, de laisser çà et là quelques clin d'oeil à l'usage passé des lieux.

Le Garage sera un bistrot couru entre tous. Et la filature servira des déjeuners plus bio que nature.

[...] Les espaces urbains vivables se réduisent, les courées se ferment.

Il est désormais, paraît-il, interdit de s'attarder en bas de chez soi. Et contrairement

à la propagande il est devenu totalement incongru pour

ne pas dire inconvenant d'utiliser la rue, non pas pour faire du shopping, mais

simplement pour se promener, vadrouiller, traîner, tchatcher, s'engueuler, vivre.

La ville se retrouve maintenant sur les guides touristiques de nombreux opérateurs, elle est devenue soucieuse de son image. Et nous nous trans-

formons peu à peu en objets décoratifs pour les photos de milliers de touristes."

Ce processus de dépossession des espaces vivables ressemble à s'y méprendre à ce qui se joue depuis quelques temps déjà dans le quartier de la Belle de mai, par exemple. Si nous n'y faisons rien, le titre de Capitale européenne de la culture sera le coup de grâce asséné à ce quartier, déjà pris en tenaille par l'extension du périmètre Euromed et la Friche. Leur "cité radieuse" serait une ville métisse et cosmopolite. Nous ne voyons que rafles à répétition et contrôles au faciès, à Noailles, à Belsunce, à la Porte d'aix, etc... Ils font l'apologie, non sans cynisme, du "nomadisme", des "chemins de traverse". Ce que nous connaissons, c'est la mobilité du travailleur de son travail à chez lui en passant par la case "con-

sommation". Et, encore, l'enfer des déportations de sans-papiers.

Sur la méthode, ils ne parlent que de "mobilisation", de la pleine "participation" des citoyens, des 75000 associations culturelles de la région, et de l'OM. Chacun devrait se faire le collaborateur-travailleur gratuit de la réussite de leur projet. Qui en faisant un petit film avec son téléphone portable, qui en dessinant sur un petit "drapeau blanc" distribué à chaque citoyen par voie postale. Pour nous, le "drapeau blanc" est et restera symbole de reddition. Face à cette volonté de pacification, de nous soumettre à des intérêts qui sont contraires aux nôtres, nous ne voyons qu'une chose à faire: brûler le drapeau

blanc, et déterrer la hache de guerre.

Premier acte: ô, toi, habitant, culturel de tous poils, désertes, ne te laisse pas séduire par l'appât du gain, renonce à cette collaboration. L'alibi culturel ne doit pas aveugler: en embuscade, il y a toujours une armada d'entrepreneurs, de cadres, de flics et de touristes. Un tel événement, et il en est de même pour les JO et autres America's cup, ne sert qu'à faire passer la pilule de la destruction de nos vies à grand coup d'infrastructures, de flicages, d'expulsions, etc. Ici, l'opération se fait avec les "armes culturelles de dialogue et de collaboration", comme ils disent. Et ça ne fait que commencer.



Face à l'avis
de mobilisation
générale,
il ne suffira pas
de désert.

Passons dans
les rangs ennemis.
Car cette candida-
ture, ce n'est
qu'une bataille de
plus dans la guerre
de basse intensité
qui nous est livrée,
à Marseille
comme ailleurs.

que crève
la culture